



ENNIO BRILLI

Luigi Di Ruscio, métallo et poète à Oslo

Par sa liberté, son inventivité, sa syntaxe et son lexique, ce récit de vie fascinant transcende le témoignage et l'autobiographie. De la littérature jazzée jaillie de la machine à écrire

Par Isabelle Rûf



AUTOBIOGRAPHIE

Luigi Di Ruscio
La Neige noire d'Oslo
Trad. de l'italien par Muriel Morelli
Préface d'Angelo Ferracuti
Anacharsis, 174 p.

En 1957, Luigi Di Ruscio débarque en Norvège. Dans sa valise, un recueil de ses poésies publié en 1953 et de nombreux manuscrits. En poche, cinquante couronnes norvégiennes, autant dire rien. Il a 27 ans, pas de métier, le voyage, c'est la congrégation de charité liée à la démocratie chrétienne qui le lui a payé «pourvu qu'on ne te revoie plus». Il vient d'un patelin des Marches, pour trouver un emploi, il faut une lettre de recommandation de l'archevêque. Di Ruscio est un militant communiste, mais d'«un communisme atypique, lyrique, visionnaire», écrit dans sa préface Angelo Ferracuti. A Oslo, après un temps de galères, il trouve un emploi d'ouvrier métallurgiste à la Christiania Spigerverk, une fabrique de clous où il va travailler pendant 37 ans, jusqu'à sa retraite.

La Neige noire d'Oslo est le récit éclaté de sa vie de travailleur et de poète. Mais la prose de Di Ruscio déborde le cadre de l'autobiographie prolétarienne, expose les catégories narratives, la syntaxe et le lexique. Cet autodidacte «renverse positivement un désavantage social en construisant sur ses lacunes grammaticales pétries de dialecte (qui marque son appartenance à la classe prolétaire, populaire) une langue vigoureuse et très personnelle [...]», écrit encore son préfacier. «Le soussigné», comme il se désigne, maltraite les mots, se moque de la logique linéaire, saute d'un thème, d'une époque, d'un lieu à l'autre, par associations, et garde le lecteur en alerte. A son propos, les

universitaires ont évoqué Joyce et Céline, les Tchèques Hrabal et Hasek, les surréalistes. On l'a aussi classé dans les néoréalistes.

Le discours savant que Calvino, Fortini et d'autres ont tenu sur lui le faisait plutôt rigoler, le flattait sans doute aussi. Jamais il n'a accédé aux grandes maisons d'édition italiennes. Mais toute sa vie, il a maintenu le cap de son écriture selon un horaire ritualisé: de six heures du matin à quinze heures, usine; retour à la maison à vélo, repas, un peu de repos puis écriture jusque tard dans la nuit, sur son Olivetti entretenue à la brosse à dents imprégnée de naphthaline, puis, dès 22 h, au stylo «très fluide», pour ne pas réveiller enfants et voisins. A la retraite, le flot verbal continue à jaillir sans entraves autres que les protestations de sa femme, la Norvégienne Mary Sandberg.

Dans l'élan de son «écriture jazzée», les thèmes se télescopent: l'usine, le monde ouvrier, les disputes conjugales, la naissance des quatre enfants, les glaces du Nord et les longues soirées d'été, les réflexions politiques et les citations littéraires – Di Ruscio est un grand lecteur. Tout cela pêle-mêle, avec rage, ironie, générosité et élans mystiques réfrénés. Pour garder intacte sa langue natale (et pour pouvoir jurer en paix), il se garde d'apprendre l'italien à sa femme et à ses enfants. Quand il écrit *La Neige noire d'Oslo*, «ses norvégiennes aventures», il est déjà un homme âgé, en exil depuis cinquante ans, à la retraite après trente-sept ans d'usine. Il n'a rien perdu de sa pugnacité, et sa langue «italique», préservée de l'usure du quotidien, a toujours la même énergie.

La Christiania Spigerverk apparaît comme le dernier cercle de l'enfer de Dante: «Sortir de l'usine c'était comme de rentrer d'une guerre dont on ne sort vivant que

par hasard, de la graisse partout, poussière de tréfileuse, l'odeur des savons brûlés, les métaux qui grincet et la sueur qui coule jusque dans les yeux, jamais on ne pourra entendre ce cri, pas même les cris de nous tous réunis, tréfileuse lustrée toujours étirée, ne pas enfreindre les règles, mieux vaut s'y soumettre [...]»: chez Di Ruscio, la colère – contre le patron, le médecin acquis au patron, le chef d'atelier qui veut voler des heures supplémentaires à l'écriture – cohabite avec la fierté du travail bien fait, de l'ouvrier qui élève ses quatre enfants avec son salaire, et une reconnaissance envers ceux qui ont mené la lutte dans les années trente et lui ont offert la semaine de cinq jours, les

vacances, tout ce temps consacré à la poésie.

Sur l'Eglise, le pape, la politique italienne, Di Ruscio a des phrases fulgurantes, étranges, ironiques. Il revient sur son engagement communiste: «Moi, j'étais ravi qu'on déstalinise car j'ai toujours été persuadé qu'avec le stalinisme on était allé trop à droite, zéro internationalisme et trop de nationalisme, trop de militarisme et trop de médailles en vitrine [...]». Sa femme, Mary Sandberg, a épousé cet Italien communiste contre l'avis de sa famille: «N'épouse pas ce spaghetti, prends plutôt un Norvégien qui ne pue pas.» Végétarienne depuis que, dans son enfance, son père lui a fait manger la poule «de race italienne» qu'elle

aimait, elle contraind son mari à manger en cachette poules et poulets. Et d'où viennent tous ces enfants, conçus en dépit des préservatifs? Ils semblent une petite foule indistincte et brailarde, d'où émerge cet Adrian tard venu qui ressemble si fort à son père qu'en l'allaitant, sa mère croit voir le père! En dépit des crises et de son désir à elle de le «normaliser», leur rapport ressemble à un grand éclat de rire qui se joue des différences. A travers son regard à elle, il voit même l'Italie autrement, lors des vacances. Ces retours au pays sont difficiles. La langue même est méconnaissable: désormais, les gens parlent comme à la télévision.

La «neige sale d'Oslo», les hivers sans fin, les nuits d'été, les couchers de soleil somptueux depuis la fenêtre du huitième étage et cette langue norvégienne si étrangère ont finalement préservé une écriture qui continue à se frayer un chemin, qui sourd et jaillit en dépit du quotidien et grâce à lui: «Je sens derrière mon dos la présence des opprimés et des charcutés, quand j'écris, les décharges de mon Olivetti modèle 46, machine à écrire très bruyante, fusent comme les décharges d'une kalachnikov en délire, ma conjointe disait qu'elle commençait à les entendre depuis la grand-route qui la ramenait à la maison et les voisins lui demandaient: Madame, qu'a donc votre mari à écrire autant? [...]» Il est italien, leur répond-elle, et je ne sais pas ce qu'il écrit. Et lui continue, dans une joie orgasmique et angoissée, défiant les règlements et les interdits, luttant contre la mort avec les mots, laissant les pensées «se ruer sur le papier simultanément». Et ce flot emporte avec lui le lecteur, dans une expérience littéraire sans précédent, qu'une traduction inventive réussit à transmettre.

Bio

Salué par Calvino et Fortini

Luigi Di Ruscio naît en 1930 à Fermo, petite ville des Marches, dans une famille prolétaire.

Il quitte rapidement l'école et vit de petits boulots: maçon, photographe de mariage. Militant de base du PCI, il peine à trouver des emplois dans l'Italie démocrate-chrétienne. Il tente d'émigrer en France, sans succès. En 1953, il publie un premier recueil de poésie, *Non possiamo abituarci a morire* (*Nous ne pouvons pas nous habituer à mourir*). Des textes de lui figurent aussi dans une anthologie de la poésie italienne de l'après-guerre. Des écrivains comme Italo Calvino et Franco Fortini reconnaissent son talent.

En 1957, il émigre en Norvège. Après quelques mois, il trouve un emploi d'ouvrier métallurgiste dans une usine de clous, la Christiania Spigerverk. Il y restera 37 ans, jusqu'à sa retraite. Il épouse une Norvégienne, Mary Sandberg. Ils ont quatre enfants, dont le dernier, Adrian Clemens Di Ruscio, est un musicien électroacoustique.

Luigi Di Ruscio publie deux recueils de poésie, cinq ouvrages de prose et des traductions, notamment d'Ibsen. En 2010 sort *La Neige noire d'Oslo, autobiographie atypique*. Selon lui, il n'a jamais écrit que deux livres, un de poésie, l'autre de prose, qui se poursuivent de volume en volume. Il meurt en février 2011, à l'âge de 81 ans.

Luigi Di Ruscio

«La Neige noire d'Oslo», p. 36

«Et ma conjointe qui continue de répéter: Avant qu'il ne t'arrive quelque chose, arrête d'écrire toutes ces poésies et adopte la citoyenneté norvégienne. Normalise-toi»

>>> Consultez les critiques littéraires sur Internet
www.letemps.ch/livres